LA VARENDE

PRIERES D'INSERER

PRÉSENCE DE LA VARENDE

MMV

Cette édition
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de la Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

18 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à R et réservés
aux membres du Bureau,

50 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés 1 à 50
et réservés aux membres donateurs,

160 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés de 1 à 160 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

400 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés 1 à 400.

EXEMPLAIRE
sur johannot

N° 016

PRIERES D'INSERER

JEAN DE LA VARENDE

PRIERES D'INSERER



PRÉSENCE DE LA VARENDE

MMV

PRESENTATION DU *CENTAURE DE DIEU*

Le Centaure de Dieu est la suite de *Nez-de-Cuir*, son ardent et mélancolique corollaire ; ce qu'on nomme "le juste retour des choses". L'héritier du Masque, son neveu, expiera l'avidité de l'oncle pour le renoncement dans une passion égale mais d'ordre contraire. Cela peut paraître philosophique et n'est que de l'histoire, par la réalité des personnages qui ont existé, et la réalité du milieu, qui fut. Du roman ? Oui, s'il est autorisé d'appeler la réflexion, l'intuition à l'aide du document, pour étudier un caractère dans une action et une époque donnée.

L'époque ? Cet instant si singulier des années 1850-1880, où se marque une telle faille dans la société. Le milieu ? une caste rigide : celle de l'aristocratie campagnarde, qui n'est donc pas la haute aristocratie. La caste semble un terrain admirable pour détecter l'instinct. L'éducation de caste tend à renforcer l'instinct par les

mœurs héréditaires.

Nous avouons qu'un de nos plus vifs plaisirs vient d'enregistrer une belle manifestation instinctive (en ceci nous demeurons contemporains puisque ce soucis du subconscient est la grande machine moderne) ; mais cette apparition instinctive, nous l'apprécions encore plus quand elle se teinte d'une qualité d'acquêt lentement instillée dans l'instinct ; quand elle témoigne d'une lointaine imprégnation de puissance ou d'utilité. Aussi chérissons-nous les chiens de race, les pur-sangs, les navires, les seigneurs et les dégénérés.

La langue est celle de la caste présentée ; de hauts lettrés s'en indignèrent ; avec raison, ils ne connaissent pas cette manière ; devant eux, on se guinde : on met un sujet aux verbes et l'on finit les phrases. Proust avait entrevu la réalité parce que la duchesse de Guermantes le méprisait, si Balzac fut dupé par la comtesse de Castries qui voulait le séduire. Le grand monde – quand il y en avait – parlait paysan entre soi.

D'ailleurs, soyons courageux : M. Céline sera plus utile au langage français qu'Anatole France, et Littré plus négligeable que Guillaume de Lorris.

En 1850, la caste des grands hobereaux gardait encore son homogénéité. Que va devenir cette cellule sociale sous le bombardement atomique et de la modernité active ? avec la liberté, les lois nouvelles, avec les mariages exotiques, le code civil, l'individualisme. Comment s'adapteront ces géniteurs, ces gens d'armes, ces jardiniers de la France ? Pourront-ils survivre, et, s'ils survivent, n'en perdront-ils pas le meilleurs d'eux-mêmes ?

Mais qu'on se rassure ! nous sommes bien incapables d'avoir pensé à tout ce fatras, en dessinant ces figures familiales. Ceci n'est qu'une postface pour le livre, la songerie qu'entraîne le bouquin – comme le sillage d'un bateau qui part ; raffiau ou bon navire, on le suit des yeux tristement puisqu'il emporte loin de vous des visages aimés.

POURQUOI J'AI ECRIT *LE CENTAURE DE DIEU*

Le *Centaure de Dieu* vit une situation infiniment banale et traitée mille fois : la résistance d'un milieu à une vocation, l'inquiétude sur cette vocation. Mais, justement, le milieu est assez peu connu pour donner quelque intérêt au livre. Il s'agit de cette caste de haute aristocratie campagnarde, qui subsista très tard dans son homogénéité, qui demeura presque Ancien Régime jusqu'en 1850-1880. Elle résiste à la facilité générale, se cramponne à ce qu'elle nomme *ses devoirs*, sans se rendre compte que telles obligations sont entrées dans son instinct, demeurent primordiales, atteignent le corporel. Elle se débat au milieu des habitudes, des lois nouvelles, avec une fureur assez courageuse pour émouvoir. Ne vit-on pas, en ces temps, les cinq demoiselles Le V... de T... [Le Veneur de Tillières, du château de Carrouges] faire, entre elles, le serment de rester

vieilles filles pour que leur frère put conserver leur inexorable château – que le petit-fils vient de vendre douloureusement...

Le " jardin de France" vient de leur passion forcenée de terriens, de fructificateurs, d'animaliers. Pareils hobereaux ne furent que de puissants paysans à la sensualité vigoureuse. Ils aimaient leurs champs comme des filles, à les caresser quand ils rentraient ! Se défier : l'aristocrate-cercleux, qu'on raille, dissimule encore une nostalgie de cet ordre et, dans ses escarpins, parfois, rêve à ses sabots.

En 1850, ils commencent à s'affiner. Alors, il s'interrogèrent. *Le Centaure de Dieu*, jeune homme plus délicat, héritier racialement de ces hommes de cheval et d'amour, de ces géniteurs, voudra atteindre une vie moins matérielle, si ce n'est plus utile, et laissera s'écrouler l'édifice millénaire.

La Varende expose pourquoi il a écrit son nouveau roman LE CAVALIER SEUL

Pourquoi l'ai-je écrit ? Parce que je n'aurai jamais apaisé la curiosité que me donne la carence aristocratique française. Voici, en effet, une caste si active, si entreprenante, si vigoureuse ; ayant fait, plus d'un millénaire, les preuves de sa force, et qui soudain céde et flanche, s'écoute et se distend. La voilà toujours bernée, jouée, bafouée... Elle perd le sens de l'agrégation, de l'équipe. Elle va, encore puissante et avec tant d'avantages indiscutables, oublier sa valeur de masse, comme certains animaux qui, même réunis, au lieu de prendre conscience de leur nombre, se jugent solitaires et renoncent à l'attaque. L'aristocrate français est devenu le cavalier seul.

On n'a pas assez accordé à la déficience venue de l'émigration et qui a préludé, chez les gentilshommes, à leur démission. Ce fut la blessure mal

guérie, l'escarre douloureuse qui les a entravés. Ils sont maintenant délicats, susceptibles, même souffreteux. Je ne veux pas admettre qu'ils devinrent plus que timides. Ils sont désarmés contre la ruse, et leur probité essentielle, qu'ils ont la plupart du temps conservée comme un ornement, un colifichet de parure désuet, les dessert et les ruine dans un monde où tout est falsification et mensonge soutenu.

L'Allemagne, où les émigrants se dirigèrent d'abord, leur fut néfaste (on pourrait faire une curieuse étude sur la différence avec les émigrés d'Angleterre), la profondeur et la complication allemandes leur enlevèrent cette étourderie courageuse qui les réunissait. Ils en devinrent pensifs et non penseurs, atteints dans leur confiance en eux, et encore incapables de substituer, à leur courage naturel, des vouloirs artificiels nés de la réflexion, de ces concepts à l'allemande qui suffisent aux Germains pour les propulser.

Voyez l'extraordinaire influence

de la littérature et de la philosophie allemandes au XIXe siècle. Si la France a brillamment exploité le romantisme, elle ne l'a rien moins qu'inventé. Tout est venu d'Outre-Rhin, même les plus petits détails.

Jusqu'à la bonhomie germanique qui sut égarer l'aristocratie, la désaxer, l'embourgeoiser. Les gentilshommes y virent la qualité sentimentale de la classe moyenne, car ce fut la classe moyenne qui leur vint en aide bien plus que la noblesse. Cette bourgeoisie qu'ils ignoraient absolument avant d'émigrer ; à laquelle ils trouvèrent tant de vertus opposées aux leurs, tant de qualités familiales qui désagrégeaient leurs insensibilité d'hommes de main et d'action.

Et n'était-il pas curieux d'étudier (le mot est trop fort et j'en suis indigne : disons considérer) la "résistance" allemande, ce rôle tout à fait oublié d'une réaction germanique à la poussée napoléonienne, dont tous nos grands-parents résonnaient encore ? On en trouvera d'ailleurs la trace

littéraire dans un des romantiques les plus inféodés à l'Allemagne, dans Gérard de Nerval, dont les attendrissements ruraux et les dilections françaises sont bien peu de chose à côté des affinités germaniques. Le prussianisme sera infiniment favorisé par ce durcissement secret de l'Allemagne du Sud, et sa propagation en fut accélérée au dernier point.

Quant à l'amour, et c'est ce qui donne sa couleur la plus tranchée à mon petit livre, il subit lui-même une transformation, noble et périlleuse à la fois. L'amour physique et gai devint pour beaucoup l'amour de tête, à forme de passion contractée plus que d'expansion.

J'ai voulu montrer comment les souffrances, les nostalgies, les abandons enlevèrent, au seul plaisir physique, sa priorite. Jean d'Anville, ce luron aux bras largement ouverts, devient finalement un amoureux aux mains jointes ; il abandonne son aimable facilité. Son âme finira par intervenir, plaintive, et dominera ce

corps jadis si aisément comblé. Si l'on ne veut pas s'arrêter à la modeste étude historique, qu'on me fasse la grâce de voir comment une faculté animale et roborante peut se sublimer et donc s'anémier ; prendre une qualité plus haute, supérieure sans doute en valeur intime, mais redoutable pour les êtres d'action péremptoire.

POURQUOI J'AI ÉCRIT : JEAN BART POUR DE VRAI

Car il n'y a pas de scandale historique pire que le travestissement de Jean Bart, même pour les meilleurs, et surtout, ce qui est plus grave encore, pire altération d'une haute qualité humaine. Personne n'a ose montrer Jean Bart dans sa singularité spéciale et si "savoureuse", en somme, avec ses manières tellement contrastées, d'apparence hétérogènes, quand elles demeurent profondément liées et partent d'une unité incontestable.

Jean Bart, à cause des vicissitudes de sa ville natale, qui changea si souvent de maîtres et de nationalité (si ce mot, ignoré ou presque à l'époque, peut s'employer ici), Jean Bart ne put s'établir sur sa nation. Son adhérence française ne s'appuiera que sur le prestige royal. Il est feudataire de la Couronne plus que du Royaume. Phénomène essentiel qui l'explique si

bien qu'on ne peut le rejeter, ni même peut-être le discuter.

D'autre part, il existe chez le Roi et les ministres un engouement pour Jean Bart qui provient de ses similitudes avec Ruyter. La Cour explique et comprend Jean Bart par assimilation avec Ruyter. On sait (ou l'on saura) la popularité que l'amiral des *Sept Provinces* suscita en France par son génie aussi bien que par les à-côtés de ce génie. Ne pas oublier que Louis XIV conservait un portrait de Ruyter parmi ceux de sa famille personnelle, même quand "le Reutre" fut devenu son principal adversaire marin. La Cour se plut à retrouver les qualités essentielles du grand Hollandais sous le comportement dunkerquois de Jean Bart, qui d'ailleurs fût devenu, sans doute, le Ruyter français, s'il n'avait été emporté à cinquante ans.

Pour Bart lui-même, l'énergumène dont se gargarisent les historiens à fracas, n'a jamais existé. Oui, certainement, quand Jean Bart monte à l'abordage avec sa horde, on est en

face d'un déchaînement effréné, mais cela ne concerne que l'assaut. Dans le courant de la vie, il se montre attentif, attentionné, rêveur. Ce pirate brille de qualités domestiques. Fidèle, sobre, pieux, il vit en excellent père de famille. A la Cour même, il apparaît bien loin du casseur d'assiettes que l'on sait. Au contraire, il fait figure, et ravîssamment, de ce qu'il fut, du *héros timide,* type si fréquent chez les grands valeureux isolés dans un milieu factice et survolté. Le héros, dans "le monde", s'affirme en matamore, ou s'efface en ingénu, surtout quand, ainsi que Jean Bart, il est gêné par l'humilité de sa naissance ou la faiblesse de son éducation. Que j'ai donc souvent rencontre de pareils surhommes qu'il fallait mettre à l'aise, et qui, nonobstant leurs exploits, leurs décorations, leur cravate de commandeur, attendaient anxieusement qu'on les réconfortât.

A la timidité encore, attribuables ces coups de colère, ces explosions de rogne qui nuisirent à Jean Bart. La

colère détone en lui avec d'autant plus de force qu'il la comprime tant qu'il le peut ; type (sans pousser l'analogie trop loin, holà !) du mouton enragé.

Ces particularités sont trop touchantes pour rester inconnues. Leur antithèse est trop pure pour la laisser inerte et comme insoupçonnée. Elle sera trop profitable au corsaire pour qu'on l'en prive. Le frénétique reprend rang dans la condition mortelle, et si l'Histoire vît d'exemples, comment en réunir de plus efficaces que ceux-ci, cette simple humanité, cette civilité du fauve dès la fin du combat ?

J'aurais voulu faire aimer Jean Bart. Toute mon œuvre a été consacrée à l'augmentation de l'attrait, peut-être grâce à la connaissance, à la fréquentation, peut-être par un accès intime à la rêverie, au port incessant de l'image. Il y a certaines plantes délicates dont les jardiniers de jadis favorisaient l'éclosion en gardant toujours de leurs graines - plusieurs années - dans leur poche de gilet... Il

me semblait être utile en étendant les facultés affectueuses de mes contemporains. Au milieu de tant de haines injectées, pourquoi ne pas fomenter, enfin, de l'amour ? Il en serait ainsi pour mes personnages romanesques et plus encore pour mes personnages historiques que j'ai choisis parmi les seuls qui me fussent chers. Je me suis entouré, pour les définir, de tout ce qu'offrait l'érudition, mais plus encore attendais-je de leur contact, de notre camaraderie.

Ma défaite n'est qu'apparente : la tendresse seule demeure.

Il est toujours intéressant de connaître l'opinion d'un auteur sur son œuvre. C'est ce que La Varende écrivait au président des Amis des Beaux Livres en juillet 1936 : Les Amis des Beaux Livres (1) auront quelque chose de tout à fait personnel. En effet, pendant vingt-et-un ans de 1936 à 1957, vingt-huit ouvrages de cette collection dirigée par Maître Gallut ont bénéficié d'un petit texte écrit spécialement par l'auteur. En 1938, La Varende écrivit même une nouvelle originale La comtesse de Barville dédiée aux A.B.L. avec cet envoi : Aux bibliophiles de la Société des Amis des Beaux Livres, qui compléta l'édition originale des Manants du Roi. Hélas les archives de cette société, entreposée au château de Thénac, propriété familiale du Président Gallut en Charente-Maritime, furent pillées à la Libération. Voici donc quelques-uns de ces textes réservés aux A.B.L.

P. Delon

(1) 1, rue de Rome, Paris VIIIe

ANNE D'AUTRICHE

M'adressant aux Amis des beaux livres et à leur délicatesse, je voudrais, brièvement, leur rendre sensible une des plus extraordinaires qualités d'Anne d'Autriche, qualité que je n'ai pas voulu trop préciser dans mon livre, par crainte de la faire mal comprendre : ce don suprÎme du droit divin : la *simplesse.*

Y aurais-je insisté ? on y eût vu - comme Michelet - manque de finesse, chez la Reine, et même de dignité. J'indiquais la vérité de sa nature en disant que nulle ne fut moins hiératique que cette Bourguignonne. En exagérant, dans un but d'intelligence, je présenterais même ici le *côté bourgeois* de cette Princesse.

Il y a, chez elle, une telle certitude de sa vocation de naissance, qu'elle n'y songe jamais, à cette hérédité impériale. Elle est certaine, en se laissant aller en femme, d'agir encore en reine. Sa puissance en vient : on s'attendait à de

grands airs, princiers : on est reçu par une mère de famille active, soucieuse et délurée : une chère femme impulsive, sans nulle pédanterie de son rang, qui tâche à se débrouiller... une veuve qui défend ses orphelins. Elle déconcerte les politiques par son élan. Je signale, dans les mémoires de Retz, les très curieuses narrations de ses entrevues nocturnes avec Anne, en 1651, au moment où il obtiendra le chapeau. La Reine le vainc par son naturel. On ne peut plus jouer le jeu : elle fonce sur vous au mépris des règles. Retz est éberlué par cette simplicité, simplicité éclatante, mobile, effervescente. Plus tard, en écrivant, il se veut montrer supérieur ; sur l'instant, il plie : *"... je la trouvai avec un visage fort ouvert..." - " Elle s'écria plutôt qu'elle ne prononça... "- "...Elle le conjura !"... "Elle se ferma tout d'un coup... "- "... et je connus clairement qu'elle parlait du cœur."*

Ce comportement bourgeois se marquera encore mieux avec les dernières années ; exactement comme

une douairière du Marais quand son fils est marié, elle abandonne la lourde et difficile maison, pour laquelle elle a lutté d'un combat sans répit. Alors, plus d'impérieuse, de "Maîtresse Jordonne": une belle dame vieillissante, qui sourit, s'incline et se tait...

Là se montre une certaine noblesse qui déçoit ceux qui se font une idée démocratique de la grandeur ; qui la jugent à la raideur du col ou de l'échine. Ce faux critérium de la distinction est en partie dû aux aristocrates du XIXe siècle : ils avaient à se défendre puisqu'on attaquait ; devenaient hautains puisqu'on devenait familier. Il émana aussi des déclassés supérieurs, inquiets de leur prestige. Ce ne fut jamais l'attitude ancienne France envers les paysans et les gens. N'oublions pas que parler à *la troisième personne* - cette invraisemblable exigence - ne fut employé que sous la IIIe République. Le parvenu a corrompu ceux qui s'en allaient.

La Reine conservera toujours son penchant à l'action directe, son

mouvement personnel. Elle produisait un effet de surprise, par un prestige d'aisance et d'expansion, prestige bien plus actif que celui de la retenue et de la froideur. Elle savait - on savait - qu'elle ne pouvait déroger. C'est un des avantages sociaux des gouvernants héréditaires, indiscutables, qu'ils permettent l'humanité la plus émouvante.

3 juillet 1938

La résurrection, la reconstitution des domaines, indiquées dans MAN' D'ARC, ont été les éléments sauveurs des générations qui échappèrent à la furie révolutionnaire. Se trouvant privées de tout service, elles se vouèrent à celui de la terre et de la maison : terres, qu'on fit des prodiges pour regrouper ; maisons, qu'on abîma, mais de façon touchante, pour les réparer. Les châtelains y reprirent de leur force ancienne, en même temps qu'un grand amour de la campagne ; c'est d'alors que datent tant d'arbres acclimatés qui ornent encore nos jardins. On reçut dehors ; il y eut une vie de parc ; on garda le contact avec les paysans : les vieilles vertus se retrouvaient.

La désaffection ne commença qu'avec la fête Second Empire. Elle vint de la dissipation et du faste clinquant qui envahirent la société la plus fermée

- il y a souvent contagion par osmose - après la plus ouverte. Cela entraîna le goût de l'agio pour soutenir le luxe qu'on se permettait ; les revenus terriens parurent bien maigres. On connut la Bourse, où montaient les actions de chemins de fer ; les affaires, mises en train par les embellissements de Paris, et les expropriations. On vendit. Plus tard, le krach de l'Union Générale fit le reste en volatilisant tant de dépôts. Nombre de propriétés s'aliénèrent. Il y eut déracinement. Les partages aussi commençaient à jouer contre le sol.

Mais ceux qui rachetèrent, pris dans l'inéluctable influence, continuèrent, et ils font aujourd'hui figure d'anciens héritiers. Les plus purs dévouements s'emploient pour entretenir et garder une demeure, à laquelle la famille collatérale s'intéresse peut-être plus encore que le propriétaire accablé. On rachète. La "maison à soi" reprend de l'intérêt après quelques années de troublant nomadisme. Elle forme le point d'arrêt de notre mobilité, un

centre à notre tourbillon ; nous y reprenons une notion de la durée, un sens de l'avenir préparé par un présent studieux ; une explication de nous-même dans la pérennité de nos goûts. Ce n'est souvent qu'une ferme, toute seigneurie abolie, tout faste et tout apparat ; mais la bicoque reste, dans son effet spirituel, à la hauteur du château.

Depuis douze siècles, sur la candeur infinie des grèves, le Mont atteste et proclame la victoire du bien, le triomphe du juste... L'abbaye, secouée par les tremblements de terre, flagellée par les ouragans et les raz de marée, frappée incessamment de la foudre, attaquée par les hommes et incendiée treize fois, l'abbaye se maintient, se relève de ses ruines, surgit de ses cendres, plus noble encore et plus ornée, plus solide ! : et c'est le sanctuaire national des Français.

LE ROI D'ECOSSE

Je ne cacherai pas, aux Amis des Beaux Livres, que Le Roi d'Ecosse doit bien plus à la vérité qu'à la fiction. C'est peut-être ce qui l'excusera... Que même certains détails, qui pourront les choquer, furent tels et dans leur brutalité expresse. C'était la persistance de la noble combativité héréditaire, chez des êtres qui n'acceptaient pas l'assoupissement de la province et ses nonchalances politiques. Que l'on pardonne aussi ces rancœurs partisanes, qui trouent la trame littéraire d'un livre. Mais, ici, nous touchons à l'époque abjecte. Ceux que nous haïmes méritaient le dégoût plus encore que la haine. On nous reproche de n'avoir pas suffisamment agi. Allons donc ! Question de propreté, qui dominera toujours les dissidences des droites : ce sont les bandits qui forment vite les bandes. Ces gens (1), on les fuyait : ils n'étaient approchables qu'à portée de fusil.

Note manuscrite : (1) les radicaux

Autre texte
sur la prière d'insérer

Je ne crois pas que Le Roi d'Ecosse plaise et j'ai peur d'être le seul à l'aimer pour ce que j'y ai mis de moi-même. Je devrais le défendre ; je ne m'en sens pas la vertu : j'ai déjà trop prodigué mes tickets de courage...

L'expliquer ? Il faudrait d'abord le comprendre, et le livre romanesque que son auteur conçoit trop clairement est un piètre livre, sûrement. Cependant, je puis donner quelques repères, quelques points fixes parmi le tournoiement des lignes. J'observais l'un de mes chers hobereaux normands dans une vie citadine, une culture provinciale, et j'ai admiré, combien il s'y appauvrissait ! Puis j'ai regardé, senti, la province, la ville moyenne et il m'a semblé y percevoir une prédominance – incroyable – de l'imaginatif sur le réel. La monotonie, la lenteur, la paresse nourrissent la rêverie ; et tout finit par l'irréel, avec

de vives amours, de nobles dévotions, de larges haines, des actions réciproques sans pareilles, pour ne pas mener à grand'chose. A son tour, le rêve provincial suralimente l'inaction, au point d'y voir une classification possible. Le Parisien *fait* exécuter, le provincial *rêve* d'exécuter, le campagnard *exécute.*

J'ai été saisi par la primauté de l'inexistant qui envahit tout, se mêle à tout, transforme tout. Alors, évidemment, avec mon pyrrhonisme, d'autodidacte et de primaire, je me jette là-dessus, et serais tenté d'en faire une généralisation prétentieuse, dans une sorte de philosophie... Toutefois, comme je suis arrivé à en tirer un triste et doux bonheur, je vous supplie de ne pas me le fracasser. Je n'en ai plus beaucoup.

Le Roi d'Ecosse est une histoire vraie, même dans ses détails, mais où se mélangent deux villes et deux intrigues éloignées. Il est donc inutile d'en chercher une clef, qui n'ouvrirait d'ailleurs que des tombeaux.

Présentation du *Centaure de Dieu* sur le repli du couvre-livre des éditions Sequana, vol.106, mars 1938.

Pourquoi j'ai écrit le *Centaure de Dieu*, "Marianne", 13 avril 1938.

La Varende expose pourquoi il a écrit *Le Cavalier seul,* "Flammes", octobre 1956

Pourquoi j'ai écrit *Jean Bart pour de vrai*, "Flammes", janvier-février 1957

Prière d'insérer à *Anne d'Autriche*, pour les Amis des beaux livres, 1938

Prière d'insérer à *Man' d'Arc,* pour les Amis des beaux livres, 1939

Prière d'insérer au *Mont-Saint-Michel,* pour les Amis des beaux livres, 1941

Prière d'insérer au *Roi d'Ecosse,* pour les Amis des beaux livres, 1941

Cette édition a été réalisé par
PRESENCE DE LA VARENDE

AZ Com' Impression
Rue de la Vicomté
Argentan (Orne)

Achevé d'imprimer le 14 mai 2005